

# 17 Septembre 1793 - La Bataille de Peyrestortes



## Campagne de 1793 Armée des Pyrénées Orientales Reprise du camp de Peyrestortes

L'Espagne, qui d'abord avait observé envers la Révolution une neutralité prudente, se laissa, après la mort de Louis XVI, entraîner dans la 1<sup>ère</sup> coalition, elle espérait pouvoir réoccuper ses anciennes provinces.

Le 7 mars 1793, la Convention lui déclara la guerre qui eut pour théâtre les Pyrénées Orientales et les Pyrénées Occidentales. L'attaque principale se porta sur les premières, parce que de ce côté l'Espagne avait une base plus solide en places fortes et qu'elle comptait sur le soulèvement des royalistes du Midi.

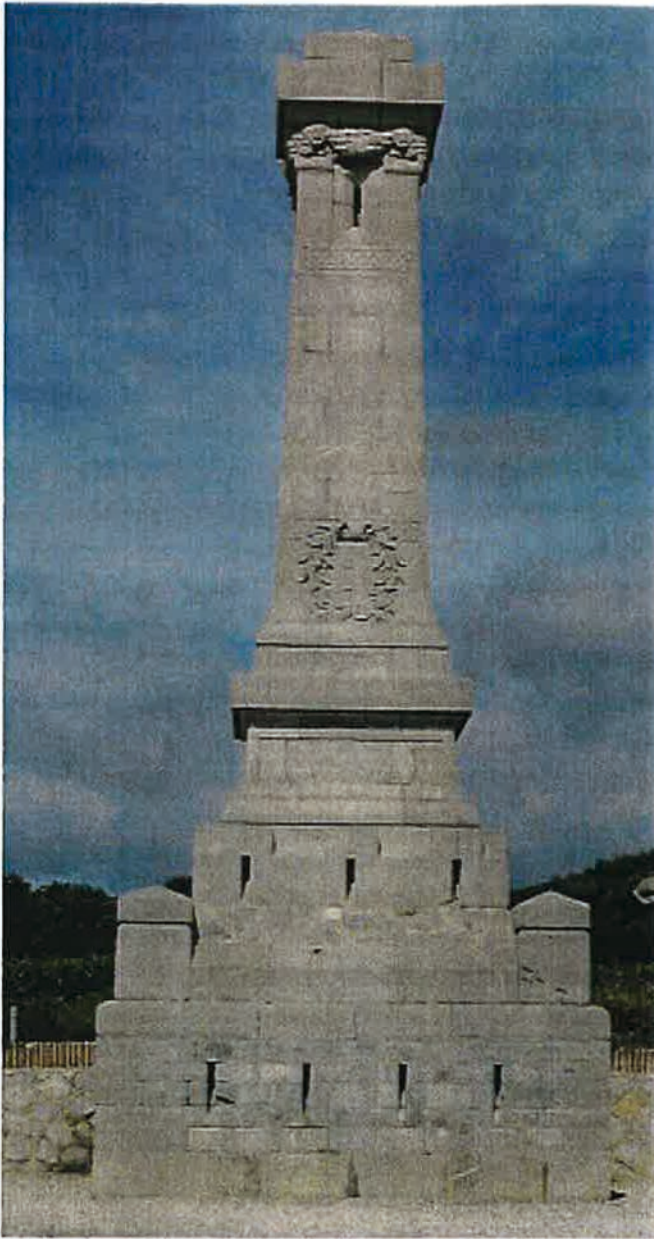
Le 17 septembre 1793, à cinq heures du matin, un petit corps d'armée espagnole, sous les ordres du général Curten, sortit du camp de Peyrestortes et vint attaquer le hameau du Vernet à 1500 mètres au

nord de Perpignan.

Ce poste était gardé par deux bataillons de volontaires commandés par le général de brigade Souleirac.

- Après avoir soutenu pendant quelque temps le feu d'un ennemi bien supérieur en nombre, nos soldats durent se replier sur Perpignan, où l'ennemi avait déjà envoyé quelques boulets. Ils s'arrêtèrent au Pont des Eaux-Vives (Pont-Rouge), où le représentant du peuple Cassanyes venait d'accourir. Là se trouvaient aussi son collègue Fabre, le général d'Aoust et un grand nombre d'habitants accourus au premier signal du danger. Se rappelant " les devoirs d'un citoyen qui voit sa patrie en danger et sans autre réflexion ", Cassanyes mit son sabre à la main. Il harangua les deux bataillons, les adjurant de le suivre pour aller reprendre le Vernet. Les volontaires, électrisés par la parole chaude et





vibrante du représentant du peuple, se remirent en marche vers le lieu de combat.

Cependant d'Aoust faisait prier Cassanyes " de ne pas foncer de suite ", parce qu'il allait tirer une division de secours du Camp de l'Union. Cassanyes et Fabre s'étaient portés sur le moulin à poudre (La Poudrière) avec les deux bataillons de Souleirac. Là, ils attendirent les troupes de renfort. Bientôt, en effet, arrivèrent environ deux mille hommes de troupes d'élite, avec de l'artillerie.

D'Aoust donne au général Lemoine le commandement de la colonne de droite, celui de la gauche à Souleirac ; lui-même, accompagné de Fabre se place au centre sur la chaussée du Vernet, avec l'artillerie de Lamartilière. Le combat s'engage presque aussitôt " de la manière la plus terrible. " Nos troupes avancent vers l'ennemi en dessinant un demi-cercle très prononcé. L'artillerie, au centre, gagne rapidement du terrain.

L'aile droite de notre petite armée était soutenue par les bataillons que Cassanyes avait ramenés au combat. Devant la Poudrière était établie une petite batterie qui canonait aisément le Vernet en face. Tout à coup, Cassanyes aperçoit la cavalerie espagnole qui se dispose à foncer sur ces troupes, en ce moment disséminées. Le 4e bataillon de l'Aude, soutenu par les housards légionnaires des Alpes, " se trouve à l'extrême droite, en face de la cavalerie espagnole, qui d'abord,

s'avance au petit trot. Cassanyes poste le bataillon derrière un entassement de cailloux de quelques pieds de hauteur, et défend de tirer un seul coup de fusil sans son ordre. La cavalerie ennemie prend le galop ; Cassanyes attend encore ; mais, lorsqu'elle est parvenue à une demi-portée de fusil, il commande le feu. Le centre du peloton est versé ; le reste se sauve vers le Vernet ou prend la fuite vers l'Est, comme pour aller vers la Salanque. Nos cavaliers et nos fantassins les poursuivent et en tuent un grand nombre dans les vignes.

Voyant la cavalerie espagnole en déroute, d'Aoust commande le pas de charge sur toute la ligne. La mitraille ravage les rangs ennemis. Nos soldats serrent les files et se précipitent la baïonnette en avant. Les grenadiers, commandés par Banel, surtout ceux du 2e bataillon des Pyrénées-Orientales, montrent une grande audace. Les Espagnols, déconcertés, prennent la fuite, laissant entre nos mains leur artillerie. Nos ailes se resserrent alors, et le petit corps victorieux réoccupe le Vernet abandonné par les Espagnols, que l'on voit bientôt " grimper les collines " pour s'enfermer dans leur camp de Peyrestortes.

Les Perpignanais accourus ici en curieux purent jouir de ce réjouissant spectacle et acclamer nos troupes ainsi que le représentant Cassanyes dont la conduite, pendant toute cette journée du 17, devait être admirable. A un moment, il s'était trouvé aux côtés de d'Aoust, qui donnait ordre à ses hommes de se jeter par terre pour éviter une décharge des Espagnols. " Moi, dit-il, js n'étais pas militaire, je restai debout, ne voulant pas humilier les couleurs de la République, que je représentais. "

La reprise du Vernet avait singulièrement enflammé l'imagination de Cassanyes et celle des troupes : " chaque soldat, dit-il, se croyait un héros et demandait à poursuivre l'ennemi. " Notre représentant sent, lui aussi, que tout n'est pas fini ; c'est au camp de Peyrestortes qu'il faut courir, l'attaquer,



s'en emparer. Son collègue Fabre est de son avis ; mais d'Aoust craint, avec juste raison, que le camp ennemi de Ponteilla ne s'ébranle et ne vienne tomber sur les derrières de l'armée française, car il ne saurait comprendre que cette partie de l'armée espagnole reste inactive et que la marche du matin sur

le Vernet ne soit pas combinée avec une marche en avant du corps de Ponteilla. En effet, pour que Ricardos n'ait point songé à une combinaison aussi naturelle, il faut croire : ou qu'il a laissé très peu de troupes à Ponteilla ou qu'il rie veut pas dégarnir ce poste, craignant une attaque de la part du camp de l'Union.

Quoi qu'il en soit, après avoir pris ses renseignements, d'Aoust se rallie au projet de Cassanyes, et il reste convenu que la division de Salses sera associée à l'attaque du camp de Peyrestortes qui, de cette façon, sera pris entre deux feux. D'Aoust et Fabre décident que Cassanyes ira à Salses prévenir Goguet, qui commande cette division, et ils conviennent des signaux à échanger quand viendra l'heure de se mettre en marche. Cassanyes enfourche un cheval et court à Salses. A ce moment il était environ dix heures ; à cinq heures du soir, les deux divisions d'Aoust et Goguet devaient se trouver, chacune de son côté, devant le camp espagnol.

Il était assis sur un étroit et long plateau qui, à la hauteur du village de Peyrestortes, termine la chaîne de séparation des bassins de la Têt et de l'Agly. A l'ouest, du côté du col de Baixas, il avait été formidablement armé et fortifié ; au nord et à l'est, on s'était contenté des escarpements du terrain ; au sud, vers Perpignan, on avait installé quelques batteries destinées à balayer les abords de la position jusqu'au Vernet. La cavalerie, forte de 2.000 chevaux, stationnait au pied du camp, tout près du village de Peyrestortes.

Les Espagnols étaient maîtres de Rivesaltes depuis le 8 septembre. Ils y avaient mis garnison aux ordres d'un lieutenant-colonel ; ils avaient aussi établi un poste de grand'garde sur le bord de l'Agly, près du Mas de la Garrigue, sur la route de Salses. Au moment où Cassanyes, courant à bride abattue en compagnie de quelques jeunes volontaires, arriva devant ce poste, celui-ci crut à l'avant-garde d'un gros détachement et céda vite le passage à ces intrépides.

Bien avant midi, Cassanyes était à Salses, où il entra avec son escorte aux cris de : Victoire !



Monument Commémoratif de la bataille Peyrestortes  
Peyrestortes

Victoire ! Le représentant du peuple communique aussitôt au général Goguet les dispositions prises avec d'Aoust ; puis, il harangue les troupes, les électrise. Chacun court aux armes, et, en un moment, les colonnes se forment et se mettent en marche vers Rivesaltes. Cassanyes marchait en tête avec quelques citoyens de cette commune et les volontaires qui l'accompagnaient, ils discutaient ensemble sur la façon dont il convenait d'attaquer le camp ennemi. Tout à coup Cassanyes se retourne et s'aperçoit que les colonnes de Goguet font demi-tour pour rentrer à Salses ! il était à ce moment-là une heure du soir, et la division se trouvait " tout près de Rivesaltes. "

A toute bride, Cassanyes se porte vers Goguet et lui demande le motif de ce mouvement de recul. Pour toute réponse, Goguet lui montre un billet signé de d'Aoust et de Fabre, que l'adjudant général Bernède venait de lui apporter : c'était un ordre formel de faire rentrer la division à Salses, attendu que " l'attaque du camp de Peyrestortes ne pouvait pas avoir lieu. " Cassanyes proteste avec indignation contre un pareil contre-ordre ; Bernède lui répond avec insolence et lui reproche de vouloir " faire assassiner l'armée. " Loin de perdre du temps en de vaines



FETE DU MONUMENT COMMEMOR<sup>117</sup>

DE LA BATAILLE DE

PEYRESTORTES

6 Mars 1898.



MENU DU BANQUET

Potage provincial  
Soudure de viande indigène  
Sauce à la PROVENÇALE  
FILET de BOUF financière  
Jambon à l'ail aux petits pois

CHAPONS de la BRESSE

Salade russe  
BOULE ALLE

DESSERTS Vins

Château de Pezomans  
Lambrèque  
Champagne

ci-dessus, le menu qui fut servi aux convives lors du banquet d'inauguration du monument  
le 6 mars 1898

récriminations, Cassanyes " part ventre à terre " pour aller rejoindre d'Aoust et Fabre au Vernet. Ils n'y étaient déjà plus. En effet, après avoir renforcé le petit corps d'armée qui, le matin, avait remporté la victoire, Fabre et d'Aoust avaient commen-

cé leur marche en avant pour attaquer le camp de Peyrestortes. Cassanyes courut les rejoindre : il se répandit devant eux en vifs et amers reproches, les sommant d'expliquer leur singulière conduite. Ils lui répondirent simplement que le contre-ordre



envoyé à Goguet était un quiproquo.

Il y avait évidemment, là-dessous, autre chose qu'un quiproquo, mais Cassanyes ne perdit pas son temps à le rechercher (1). Il fit signer par d'Aoust et Fabre un nouvel ordre qui enjoignait à Goguet de se remettre en marche sur Peyrestortes, il devait être environ trois heures et demie du soir.

Cassanyes avait confié le message à Mirabel, l'un des plus brillants officiers de cavalerie de l'armée, lui recommandant de le porter en toute diligence à Goguet. Lui-même après avoir terminé sa conférence avec d'Aoust et Fabre, reprit le chemin de Salses. Au moment où Mirabel arriva à Salses, Goguet venait d'y rentrer avec ses troupes, et, lorsque à son tour, Cassanyes les rejoignit quelques instants après, Goguet se remettait déjà en marche avec elles, exécutant l'ordre que venait de lui remettre Mirabel.

Tout cela faisait beaucoup de temps perdu, mais il n'était guère plus de cinq heures du soir, et l'on pouvait attaquer l'ennemi avant la nuit.

A ce moment même d'Aoust donnait l'ordre à ses troupes de marcher en avant. L'attaque devait porter principalement sur le côté ouest du camp, celui qui était le plus fortifié, et c'est l'aile gauche qui devait l'exécuter. Celle-ci s'ébranle donc la première, commandée par le général Lemoins, ayant avec elle l'artillerie de position dirigée par Lamartillière. La colonne fit un à gauche prononcé pour aller rejoindre le chemin qui relie Saint-Estève à Baixas. Le centre et l'aile droite devaient marcher très lentement : le premier aux ordres du chef de brigade Pérignon, la seconde aux ordres du chef de bataillon Banel, flanquée de deux escadrons de chasseurs des Pyrénées commandés par le chef de brigade Ramel. A l'extrême droite, en avant du Vernet, d'Aoust avait placé Sou-leirac qui, avec deux bataillons et un peloton de gendarmes à cheval, devait, selon les circonstances : " ou couvrir la retraite sur le Vernet ou tenter sur la position ennemie une fausse attaque.

L'idée de d'Aoust, en attaquant par l'ouest, était évidemment de s'appuyer aux montagnes, en cas de revers, et d'échapper, avec la masse de sa belle infanterie, à la redoutable cavalerie espagnole ; " mais, n'allait-il pas amortir les lenteurs d'un engagement d'artillerie et briser contre des obstacles matériels l'admirable ardeur de ses troupes, qui demandaient à grands cris une brusque attaque à la baïonnette, précieux élan qui constituait sa force et aurait dû relever sa confiance ? " (1).

D'ailleurs, d'Aoust avait dû attendre l'approche de la division Goguet, et il savait que celle-ci n'avait pas eu " le temps moral " d'arriver de l'autre côté du camp espagnol, puisque l'ordre de marche lui parvenait à peine en ce moment-là.

Il semble bien que cette division le préoccupait peu. Il n'en était pas de même des batteries de Lamartillière ; aussitôt qu'il eut compris qu'elles étaient en place, vers cinq heures du soir, il donna le signal de l'attaque. L'infanterie s'avance résolument. L'ennemi lance conirs nos fantassins, par la droite et par la gauche, sa redoutable cavalerie qui cherche à la tourner ; mais notre artillerie volante arrête et ébranle les cavaliers espagnols. Ramel, qui est dissimulé derrière les ressauts de terrain de la plaine, sur la droite de nos colonnes, démasque aussitôt le corps des grenadiers et le dernier bataillon du Tarn. Ceux-ci, par la vivacité de leur feu et par une manœuvre remarquable autant que peu usitée, chargent et tiraillent la cavalerie ennemie, qui cherche à se rallier, mais qui est mise en déroute.

Dans cette brillante action exécutée par les soldats de Ramel, la masse de notre infanterie, qui s'était formée en grand carré, n'eut pas à tirer un seul coup de fusil. Nos colonnes continuèrent leur marche et arrivèrent au pied des hauteurs. Elles se développèrent " un peu en arrière et sur la droite du double ravin qui formait, de ce côté, la tête du camp ; l'ennemi, adossé à ses retranchements dans l'intervalle de ses batteries, nous présentait la bataille. "

Mais Lemoine et Lamartillière, à gauche, retardés par l'âpreté du terrain n'ont pas encore donné le signal pour annoncer que leur artillerie est arrivée en position, et Goguet ne vient pas ! Pendant ce temps, le camp espagnol envoie dans la plaine de formidables décharges qui, heureusement, n'atteignent que rarement nos soldats, cachés qu'ils sont par les replis du terrain.

Tout à coup, l'artillerie de Lemoine ronfle sur les crêtes de gauche, et la colonne se précipite dans le ravin del Gorch, qui la sépare des Espagnols. Les soldats de d'Aoust font des prodiges de valeur pour franchir le ravin : ils sont repoussés. Ils reviennent trois fois à la charge : vains efforts.

Cependant la nuit est tombée, et Goguet ne donne point signe de vie !

D'Aoust fait cesser le feu et commande un mouvement général en arrière.

Il était environ huit heures du soir. Le silence s'était fait. Il fut de courte durée, car deux coups de canon



retentirent dans la direction du village de Peyrestortes. Ce signal indiquait que Goguet et Cassanyes étaient enfin arrivés avec la division de Salses. L'artillerie du camp espagnol fut dirigée contre eux ; mais, comme ils se trouvaient dans un bas-fonds, au pied des escarpements du camp, et au nord-ouest du village, les projectiles leur passèrent par dessus la tête. D'ailleurs, il n'y avait là que cinq cents hommes, l'avant-garde ; le reste suivait. Au fur et à mesure de leur arrivée, Cassanyes, qui connaissait parfaitement les lieux, faisait obliquer les bataillons à gauche, vers la partie basse du camp, tout à fait à l'est, à une faible distance du grand chemin d'Esta-gel, de sorte que les artilleurs espagnols, qui n'y voyaient plus, tiraient sur un endroit où nous n'avions pas de soldats. Il faut noter que Goguet et Cassanyes s'étaient bien gardés de riposter une seule fois. A neuf heures, la division Goguet tout entière se trouva massée sur le flanc est du camp. Tout à coup le cri de " charge " se fait entendre ; il est répété par tous les soldats, et les Espagnols sont surpris de l'entendre. " Nos soldats, dit Cassanyes, s'élancent comme des lions ; nous arrivons aux premières tentes où nous pouvions entrer par la ligne des retranchements... Le général Goguet, me voyant déjà à côté d'une tente, s'élançe vers moi comme un furieux ; " le cri de baïonnette en avant ! se fait entendre ; nos héros rentrent dans les retranchements. Bientôt on se trouve trop rapproché pour faire le coup de baïonnette ; on se bat à coups de crosse ; on se prend à bras le corps. Le nombre des nôtres augmente à mesure que les colonnes peuvent arriver. Déjà nous sommes maîtres de la batterie de 24 : tout ne respire que carnage ; les cris des mourants et le bruit des sabres et des baïonnettes fait frémir ; la débandade commence.

Cassanyes et Goguet traversent ainsi le camp arrivent à l'autre extrémité, c'est-à-dire à l'ouest, à l'endroit même que les Espagnols avaient tant fortifié et contre lequel la division d'Aoust venait de dépenser tant d'héroïques efforts. Elle accourut, elle aussi, à ce moment, et, tout en sabrant les fuyards espagnols, elle put donner la main à la division Goguet.

Alors finit la bataille, qui avait été acharnée, effroyable, éclairée par un beau clair de lune.

Les Espagnols chassés, nos troupes se livrèrent à un sentiment bien naturel de réjouissance, qui faillit cependant dégénérer en désordre, grâce aux barriques de vin et d'eau-de-vie qu'elles mirent en

perce. C'est avec la plus grande difficulté que Cassanyes réussit à rallier deux bataillons et à les faire ranger en bataille autour du camp, de crainte que l'ennemi ne fit un mouvement de retour. Rien n'était à redouter de ce côté-là ; l'ennemi avait pris la fuite afin de repasser la rivière de la Têt et regagner son camp de Ponteilla. La belle cavalerie de Ricardos était en complète déroute ; le lendemain on en rencontrait des débris dispersés dans les montagnes, depuis Baixas jusqu'à Estagel.

Nous eûmes trois cents hommes tués ou blessés parmi lesquels plusieurs officiers, et le " héros de cette journée, l'intrépide Cassanyes. Les Espagnols perdaient six cents hommes morts et cinq cents prisonniers, dont un maréchal de camp, six colonnels et trente officiers. Antonio Àdorno, beau-frère du ministre de la guerre et commandant en second de l'armée espagnole, était parmi les morts. Nous avions pris à l'ennemi sept drapeaux et quarante-trois bouches à feu. Le butin était immense.

A Perpignan, ce furent des cris de réjouissance étourdissants ; la ville " ressemblait à une foire ".

" Héros de Jemnapss, disait avec raison l'Echo des Pyrénées, les héros du 17 septembre ont égalé, surpassé votre courage. O vous, hommes libres du Midi, qui vous levez pour marcher sur cette frontière, de semblables lauriers vous attendent ; hâtez-vous de venir les cueillir ! "

Cette journée de Peyrestortes eut un retentissement énorme. Son importance fut capitale. Au moment où tout semblait annoncer le désordre et la défaite, où les hommes les mieux trempés allaient peut-être désespérer de la France, l'armée des Pyrénées-Orientales refoulait l'invasion espagnole dans des limites qu'elle ne dépassa jamais plus.

*De la déroute inhabituelle de l'armée Espagnole, est née une légende qui veut que se soit les femmes du village qui aient mis les espagnols en fuite. Profitant de la pénombre de la nuit tombante, elles soulevèrent leurs robes pour montrer leurs fesses à l'ennemi. Les guetteurs espagnols crurent que des guerriers aux joues énormes, avec de grandes barbes attaquaient leur camp. Préférant ne pas engager le combat, ils s'enfuirent à toutes jambes comme des lapins.*

*Cette version a l'avantage de ne pas avoir laissé des morts et des blessés sur le terrain.*